

## ANECDOTES sur la FAMILLE de GUIGNE

---

par Charlotte de GUIGNE épouse de Robert de GUIGNE.

La première impression que j'ai eue en faisant la connaissance d'un membre de la famille en dehors de Robert et de ses frères, de sa mère bien entendu qui m'intimidait beaucoup, ce fut en revenant du Tennis un matin en 1921 quand mon Beau-Père était très malade; ce fut le cher Oncle Albert. Il descendait doucement et avec précaution le trottoir que nous empruntions en sens inverse pour rentrer, moi à la villa Mireille, les Guigné à Rochefleurie après une matinée passée au Club de la rue Lecour à Cannes. En nous croisant, tout au moins quand les garçons ont vu leur oncle, ils ont eu une telle expression d'affection dans leur attitude envers lui que j'ai pensé de suite: "Voilà une famille unie et des neveux qui aiment leur oncle". Cher oncle, je le revois encore ce jour-là, sa canne à la main, un peu hésitant parce qu'il voyait mal, mais souriant et gai malgré les tristes circonstances qui l'avaient amené à Cannes. Mon Beau-Père très malade devait mourir peu de temps après. Je devais par la suite constater combien cette chère famille était unie.

Bien sûr, le jour des funérailles, je ne faisais attention qu'à mes amis Jean, Robert et Raoul, à la peine qu'ils ressentaient et à cette profonde compréhension que fut pour Robert et moi le regard échangé ce jour-là.

Au début de nos fiançailles, je fais la connaissance d'oncle Paul, le chef de famille, assez intimidant, mais d'une grande bonté. Je retiens surtout ce premier contact avec sa belle-fille Antoinette qui avait perdu son mari pendant la guerre, et comme je portais en mon coeur la peine profonde de la mort de mes frères due à cette même guerre, j'allais vers elle très spontanément, comprenant ce que ces fiançailles pouvaient renouveler pour elle de souvenirs encore si proches. De là, la profonde affection qui nous a toujours liées elle et moi. Les enfants n'étaient pas là, je le regrettais, mais nos fiançailles n'étaient pas "officielles" alors l'entrevue était des plus intimes. Ma Belle-Mère m'intimidait un peu moins depuis que je la connaissais mieux. Et la réunion avec les oncles n'eut lieu qu'au moment de notre mariage. Entre temps j'avais fait la connaissance de cette charmante Pauline de Heaulme, Vieille Demoiselle d'une cinquantaine d'années, qui venait souvent chez ma Belle-Mère avenue Kléber. Sa douceur et sa charmante façon de parler étaient délicieuses, et lorsque nous avons habité Paris, j'allais souvent la voir dans ce joli appartement de la rue du Général Foy qu'elle avait arrangé avec tant de goût et où les enfants étaient toujours si bien reçus et amusés.

Ce qui m'a frappée en faisant la connaissance d'Oncle Christian et d'Oncle Albert, ce fut leur gaieté, leur esprit taquin et toujours si agréablement intelligent. Leur finesse d'esprit était un trait vraiment marquant de leur conversation. Un éclair malicieux dans les yeux précédait une taquinerie ou un mot d'esprit, j'aimais voir s'allumer dans leur regard cette gaieté. Ils avaient l'esprit très large de ceux qui avaient été au long de leur vie en contact avec beaucoup de gens très divers, c'était des plus agréables. Je fus de suite conquise par cette spontanéité avec laquelle je me sentais adoptée par cette charmante famille et cela m'a beaucoup aidée à vaincre ma timidité.

Le seul moment où j'ai vu un peu longuement notre Oncle Paul a été pendant notre séjour à Cannes fin Novembre 1921 après notre mariage, séjour où nous étions à Rochefleurie avant que la villa soit louée. C'est à notre première visite que j'ai fait connaissance des enfants d'Antoinette, Anne, Jacques, Magdeleine et Marinette. J'avais été frappée surtout par Anne qui au lieu de jouer avec les plus jeunes vint auprès de sa Maman, mettant gentiment son bras sur les épaules de sa Mère, si tendrement. Elle me regardait et répondait gentiment à mes questions et notre conversation fut surtout sur les catéchismes des Auxiliatrices où j'avais été moi-même, et de Mère Saint-Raymond que j'aimais bien. Anne avait dans son groupe l'une de mes nièces. J'avais été frappée par son regard profond et lumineux qui semblait vous pénétrer jusqu'au fond de l'âme, et ceci avec une grande simplicité et à la fois très respectueux. Je n'ai jamais oublié ce regard. Quelques jours après nous apprenions que les enfants étaient souffrants. Nénette surtout, et l'inquiétude se fit très vite un chemin dans mon coeur. Nous allions chaque jour à Saint-Benoit, Oncle Paul très courageux, très inquiet mais sans le montrer; quant à Antoinette, son angoisse pénétrait à travers son courage. C'est à ce moment que notre affection devint de plus en plus profonde. J'étais frappée de la grande déférence de Robert pour son oncle, réel chef de famille; on sentait que son autorité n'était pas discutée. Nous avions eu dans notre recherche de maison et pour la question de situation quelques problèmes dont Robert avait parlé à Oncle Paul, et après un peu de réflexion, il donnait un avis pertinent et on sentait que c'était parfait. Son grand esprit de conciliation et de famille était très remarquable et de plus en plus j'admirais cette famille dans laquelle j'étais entrée et reçue avec une telle affection.

Je n'ai plus revu Oncle Paul après ce séjour à Cannes, sauf une fois au Reray l'été suivant quand nous étions à la Presle chez les Jean.

Ma belle-mère nous lisait les lettres qu'elle recevait de notre oncle, toujours très affectueux et de bon conseil. Il est mort très subitement à Cannes en 1924 quelques mois avant la naissance de notre seconde fille.

Oncle Christian repartait en Amérique peu après notre mariage, et comme nous étions au Prieuré chez ma Belle-Mère en Mai 1922, Robert n'ayant pas encore de travail, nous avons été à Sénéjac avec elle et Raoul. Ce mois passé à Sénéjac fut un délice et me permit de mieux connaître les habitants d'Agassac, Tante Gabrielle de Floris et ceux de ses enfants et petits enfants qui y habitaient, Gabrielle et Jeanne, et Louis qui venait les week-end de Bordeaux où il travaillait. Les neveux étaient plus de mon âge que leurs parents, mais tout en les aimant bien, je préférais la compagnie des cousins et en particulier de Jeanne de Floris pour qui j'ai eu de suite une grande affection. Sa modestie, son renoncement étaient d'un grand charme, ce qui ne l'empêchait pas de dire et de maintenir son point de vue. Il y avait aussi, habitant à Agassac, les Georges de Floris qui avaient un charmant bébé d'un an, Alain, qui fut l'un des bons camarades de nos filles par la suite. De plus en plus, mon impression se confirmait: "Comme on s'aime bien dans cette famille!" Peu à peu, en parlant avec les oncles, avec ma Belle-Mère, l'histoire de cette famille me fut racontée et j'entrais de plus en plus dans ce contexte familial, beaucoup grâce à ma mère qui m'en parlait volontiers. Elle était un véritable lien entre nous tous, écrivant beaucoup chaque matin, recevant des lettres de ses beaux-frères, de ses neveux, de ses amis. Elle nous tenait gentiment au courant de tous, c'était très agréable.

Nous avons donc été appelés à habiter Paris où Robert travaillait avec Monsieur Décollant à la Société d'application Chimique dépendant de la Stauffer - donc d'Oncle Christian. Je ne puis dire à quel point il fut gentil et prévenant pour nous. Je me souviens qu'un matin il sonne à l'appartement et nous fait une petite visite, spontanément je l'invite à partager notre déjeuner, ce qu'il accepte très simplement. J'étais ravie parce que nous aimions bien notre oncle, et puis... j'avais reçu un beau colis de gibier envoyé par mon Père et notre menu était composé de perdreaux, aussi la jeune maîtresse de maison que j'étais ne s'inquiétait pas de cette invitation impromptue. Avec un petit sourire en nous quittant, Oncle Christian me dit: "J'étais venu vous voir en pensant que vous alliez m'inviter à déjeuner, je voulais voir si vous vous nourrissiez bien, maintenant je vois que cela va bien!.." et ces heures charmantes se terminèrent par un rire gai du cher oncle et de la nièce heureuse.

Une autre année, moins heureuse, Oncle Christian était à nouveau chez nous, Robert très fatigué, un peu découragé parce que le travail ne marchait pas et que notre situation s'en trouvait assez perturbée. Il nous propose de passer l'hiver à Sénéjac pendant son absence en Amérique. Ce projet nous fait très grand plaisir; nous acceptons simplement, fermons l'appartement et nous voilà partis pour trois mois de séjour à

Sénéjac, ceci en 1927. A son retour d'Amérique, Oncle Christian nous y retrouve et nous passons encore un moment auprès de lui avant de regagner Paris. C'est au cours de ce séjour que pendant une promenade que je faisais avec lui, il me raconta ses débuts en Amérique.

Je savais déjà par ma mère que nos Grands-Parents de Guigné avaient eu des revers de fortune à la Réunion à la suite de la mévente du sucre de canne que produisait la plantation qu'ils avaient, aussi Grand-Père avait pris la décision de reprendre une situation dans la magistrature à Pondichéry, envoyant ses quatre fils en France, à Toulouse, confiés à son ami le chanoine Andrieu qui fut par la suite Evêque de Bordeaux. Oncle Paul avait vingt ans, puis venait Oncle Christian, Oncle Albert et mon Beau-Père avait dix ans. A partir de ce moment, Oncle Paul fut très conscient de son rôle de frère aîné responsable de ses frères.

Nos grands Parents avaient sept enfants:

- ANNE, morte en 1870, Mère Saint-François Régis des Réparatrices,
- JOSEPHINE, morte en 1916, Mère Marie Véronique des Franciscaines Missionnaire de Marie,
- PAUL, marié le 6 Novembre 1867 à Julie Lagaurgue, mort en 1924,
- GABRIELLE, née en 1845, mariée le 6 Novembre 1868 au Baron Jules de Floris, morte en 1924,
- CHRISTIAN ( 2 Novembre 1846) marié en 1879 à Mary Parrot(américaine)
- ALBERT, marié en 1875 à Marie Brasier de Thuy,
- GEORGES (21 Février 1852, 1er Avril 1921) marié à Emmeline Flagino(Roumaine)

Quand Oncle Paul eut terminé ses études, il partit pour Sumatra où il acheta des terrains à défricher pour faire des plantations de tabac.

Une lettre de la Mère d'Izarny de Mai 1977 rappelle que son Grand-Père recevait chez lui les fils de son ami de Guigné.

Lettre de la mère d'Izarny :

"Mon Grand-Père, le comte Adrien d'Izarny-Gargas, habitait Toulouse l'hiver et le château de Gargas, à une soixantaine de kilomètres, pendant l'été. Ses fils Raymond et Raoul avaient comme camarades au Collège Sainte Marie - plus tard le Cacusou) tenu par les Jésuites, les fils de son ami, le Comte de Guigné, colon en Asie. Aussi, pendant les vacances, les enfants de celui-ci étaient pris en charge avec grande affection par mon Grand-Père et emmenés dans sa demeure.

"Ma soeur Valentine se rappelle cette phrase qui revenait toujours sur les lèvres de Raymond, mon Père, quand on lui parlait des Guigné: "Ils étaient pour moi comme des frères", un sourire illuminait cette né-

moire du coeur qui n'avait point d'ombres (Raymond né en 1851 a dû quitter Toulouse en 1862).

"Monsieur de Guigné s'était établi, je crois, dans les îles de la Sonde, où un chef indigène lui avait donné des terres à la seule condition qu'il lui raconte en détails l'épopée napoléonienne. Tout n'y fut pas toujours aussi facile. Une fois, la discipline exigée mit en révolte un des ouvriers agricoles. Il fomenta un complot pour aboutir à massacrer toute la famille de ses maîtres. Mais un serviteur fidèle l'ayant découvert, il prévint Messieurs de Guigné qui réagirent aussitôt et rien de fâcheux ne se passa.

"Les enfants ont grandi; les deux fils d'Izarny-Gargas ont choisi la carrière militaire. Jusqu'à leur mort, ils garderont des relations avec Paul et Albert de Guigné.

"Les garçons avaient des soeurs, mais aucun récit ne les a mises en vedette. Pourquoi ? parce qu'elles sont entrées au couvent. Marguerite d'Izerny est devenue franciscaine dans un couvent du Pas-de-Calais, et quant à Mesdemoiselles de Guigné, un très fugitif souvenir parlait dans ma mémoire d'une religieuse Réparatrice en Orient. C'est ce que j'ai pu contrôler en cherchant dans le volume: "Une fondatrice d'un Institut Missionnaire - Mère Marie de la Passion et les Franciscaines Missionnaires de Marie" par Georges Goyau (de l'Institut) Edition Spes - Paris. Aux premières lignes du chapitre III, on lit: "Marie de la Passion s'embarquait à Madras le 25 Novembre 1875 avec trois religieuses de Marie Réparatrice, et les deux Comtes de Guigné, Paul, ancien zouave pontifical et son frère Albert, venus voir au couvent des Réparatrices à Cotacamuna (Maduré) leur soeur Marie de Sainte Véronique et leur Mère: Marie du Coeur Immaculé, celle-ci suivait en Europe (Rome) Mère Marie de la Passion".

"Les rencontres entre les deux familles de Guigné et d'Izarny vont s'espacer selon les circonstances ou se remplacer par la correspondance. Je me rappelle parfaitement une lettre venue du Château de la Cour. Un incendie au château avait exposé au froid d'une nuit d'hiver une jeune fille Anna qui y contracta une phtisie. La lettre confiait à mon Père la douleur du dernier verdict du médecin: "L'adolescente est perdue..." dans son émotion mon Père la lisait à ma Mère et tous deux étaient dans l'admiration des sentiments chrétiens des pauvres parents. (Ceci doit se passer, je crois, en 1908 ou 1909).

"Quand mon père prit la décision de m'accompagner lui-même au noviciat des Religieuses du Sacré-Coeur, à Rivoli, près de Turin (en fin décembre 1909), il voulut que nous nous arrétions quelques heures à Grenoble afin d'y faire une visite à la fille très chère de Monsieur Albert

de Guigné devenue Madame de Cornulier-Lucinière. L'accueil fut joyeux et une brochette de petites filles nous fut présentée. La guerre de 1914 devait dévaster ce foyer. Le Seigneur, habitué aux réponses héroïques de ses fidèles de Guigné et de leur descendance, choisit pour épouses de son Sacré-Coeur deux Cornulier; aujourd'hui l'une à Nantes, l'autre en Egypte. Dans la même Société Religieuse deux des Izarny se trouvaient déjà et une autre parmi les Auxiliatrices du Purgatoire.

"Dans le couvent de Rivoli, près de Turin, la présence de Mère Hélène de Guigné provoque plusieurs rencontres des familles. La soeur Valentine y achevait ses études pendant l'année scolaire 1907-1908, quand Monsieur Paul vint y voir sa fille Hélène. Je m'y trouvais quand son fils et sa femme, Mademoiselle de Charette, y arrivèrent tenant dans leurs bras la petite Anne âgée de quelques mois. Cela m'a toujours été une joie de penser que j'avais vu cette sainte enfant. Ma Soeur Clotilde, alors au pensionnat, leur dit bonjour. Elle se rappelle encore une course en auto qui avait amené mon Père, ma soeur Gabrielle et elle, chez le "Bon Ami" Monsieur Paul, pas revu depuis longtemps, dans son château au bord du Lac d'Annecy. Il leur parla avec plaisir de sa petite fille Anne. C'était un homme de grande taille, de belle allure et d'un très beau visage.

"Ma soeur, Mère Hélène, était dans notre couvent de la Trinité du Mont à Rome en 1919-1920 quand l'obéissance m'y envoya et nous avons vécu ensemble au moins deux ans avant son départ pour la Chine. Là, elle trouva un jour, au Sacré-Coeur de Shanghai, à sa grande surprise, ma soeur Clotilde dont elle ignorait la vocation missionnaire. Les communistes ont chassé les messagères du Christ... Soeur Marie Clotilde est actuellement au couvent de San Remo, près de la frontière de Vintimille. Elle y parle de la famille de Guigné avec une autre Auxiliatrice du Purgatoire, Soeur Béatrice Auphan, qui a connu Madame de Guigné à Cannes et sa fille Marinette devenue religieuse dominicaine.

"Voilà de menus détails, mais ils sont lourds de la profonde amitié qui les a fait vivre dans nos mémoires".

"Soeur Germaine d'Izarny-Gargas - Mai 1977"

Quand Oncle Christian eut terminé ses études, il travailla dans une banque, la "Banque de France". Un jour, pendant notre séjour à Sénéjac, me promenant avec lui, il me parle de ses débuts. Avant de raconter cette promenade, il faut que je situe la vie active de ce cher Oncle à Sénéjac. Il avait alors 81 ans.

Le matin, après le petit déjeuner, à 8 H.30, promenade à cheval pendant deux heures environ - retour, bain et changement de tenue, il descendait à son bureau et lisait ou parcourait des lettres tout en cau-

7.  
sant avec nous si nous étions là, parfois un petit tour au jardin voir ses fleurs - souvent il écrivait debout devant son pupitre à côté du téléphone si son courrier n'était pas fini. A midi, le courrier arrivait. Il en prenait connaissance et on sentait qu'il réfléchissait. Son courrier était un courrier d'affaires qu'il recevait d'Amérique; après le café, tisane pour lui, nous passions un moment ensemble - il réfléchissait, puis vers 14 h. se mettait à écrire jusqu'au goûter. Ensuite, seul ou avec l'un de nous, il se promenait à pied pendant une à deux heures, et c'est au cours d'une de ces promenades qu'il me raconta ce qui va suivre.

J'aimais beaucoup ces promenades avec lui, nous partions par l'avenue plantée de chênes d'Amérique si beaux en automne, nous longions le "vivier" puis il y avait les prairies et la vigne, et nous reprenions le chemin qui borde les bois de Pins jusqu'au bout de la propriété et nous remontions vers la route du Pian à environ 1 km $\frac{1}{2}$  de la maison et revenions par cette route du Pian. Oncle Christian était un excellent marcheur, et il aimait beaucoup la nature et les fleurs, il rapportait d'Amérique de superbes bulbes de dalhias et José de Tristan me disait en riant au retour de son père: "Papa ne restera pas longtemps à Paris, il aurait peur que les fleurs ne germent au fond de ses bagages".

Le potager de Sénéjac était un enchantement.

Nous voici donc partis pour une longue promenade, Oncle Christian et moi, et peu à peu je cherchais à le faire parler de ses débuts de travail; il était très discret sur lui-même, ne se mettant jamais en avant. Voici, autant que je puisse me souvenir, les grandes lignes de cette conversation. Oncle Christian, ses études finies travailla dans une Banque, en Bretagne si mes souvenirs sont bons, la Banque de France, et il n'avait comme congé que les dimanches et fêtes. Il envoyait tout ce qu'il gagnait à son frère Paul pour les plantations de Sumatra comme le faisait aussi Oncle Albert qui, lui, travaillait dans les Messageries Maritimes. Après deux ans de travail à la Banque de France, oncle Christian obtient un mois de vacances dont il se réjouissait beaucoup. Mais un jour, le Directeur de la Banque lui dit: "C'est dommage que vous ayez vos vacances, on me demande quelqu'un pour fonder à New York une succursale de la Banque, je vous y aurais envoyé". La décision d'Oncle Christian fut rapide. Tant pis pour les vacances pourtant accueillies avec joie, il répond: "Je pars à New York!" et il ne l'a pas regretté. Arrivé en Amérique, il fonde la succursale de la Banque de France et fait la connaissance de Monsieur Parrot qui l'invita chez ses parents; Oncle Christian fit la connaissance de Mary Parrot la soeur de son ami, et... l'épousa. Oncle Christian et tante "Miny" eurent deux filles, Marie-Christine et Joséphine, et ensuite un fils Christian qui n'avait que 11 ans quand leur mère mourut à San Francisco, en Californie.

Christian a été à Sénéjac le grand camarade de Jean et Robert et nous l'avons souvent vu à Paris quand nous y habitons - ainsi que ses soeurs, surtout José, si douce et charmante.

Etant à New-York, Oncle Christian fit la connaissance d'un Ingénieur Chimiste Monsieur Stauffer et comprenant la valeur de ce jeune Allemand, il fonda avec lui la "Stauffer Chemical Company", Monsieur Stauffer s'occupant de la partie technique et Oncle Christian de la partie commerciale. Les frères qui avaient mis en valeur les terrains de Sumatra envoyaient aussi à leur frère Christian leurs gains pour la Stauffer, et ainsi le courant d'aide entre les quatre frères s'établit dans deux sens. Entre temps, mon Beau-Père ayant fini ses études partait à Sumatra aider son frère Paul pour les plantations et la partie commerciale. Le récit d'Oncle Christian était passionnant. Je n'en ai retenu que les grandes lignes, mais il me racontait cela avec de petites anecdotes qui montraient à quel point ces quatre frères s'entendaient et menaient leurs affaires dans la plus grande confiance et sous le regard clairvoyant de leur aîné.

Ces quatre frères héritèrent de Sénéjac non loin de Bordeaux, propriété de Vignoble qui appartenait à leur oncle Pierre de Guigné (Pierre de Guigné appartenait à la branche restée en France). C'était leur point de vacances en France, et une autre affaire à mener pour les vins de Sénéjac. Mais ceci beaucoup plus difficile à mener et qui rapportait très irrégulièrement et coûtait cher parfois. Selon la grêle ou le mauvais temps. Chaque frère avait à Sénéjac ses appartements et ils s'y réunissaient le plus souvent possible. Le courage qu'a eu Oncle Paul, défrichant avec les Indiens les terrains, ayant des sangsues parfois jusque dans la barbe disait la cousine mila (née de Sigoyer), et devant lutter contre le climat et parfois la malveillance. Son épouse, Tante Julie, a eu, elle aussi beaucoup de courage pour ces débuts difficiles et parfois dangereux.

Vers 1893, le voyage que firent mes beaux-parents, partant pour Sumatra, fut, dans l'ensemble, très agréable, et le commandant du bateau devint un ami. Jean avait 4 ans, Robert 2 ans; il y eut cependant pour nos parents une anecdote qui aurait pu devenir assez tragique. Une longue escale à Colombo leur permit de prendre pied à terre, et ils désiraient voir cette ville, mais avaient déposé les enfants au couvent des Franciscaines. Le cocher qui leur avait fait visiter les lieux avait oublié dans quel couvent on avait laissé Jean et Robert, et comme paraît-il il y avait beaucoup de Religieuses à Colombo à cette époque, on chercha dans beaucoup de couvents: les garçons... introuvables! la sirène du bateau sifflait, sifflait, et les pauvres Parents se demandaient s'ils arriveraient à temps pour embarquer!... Leur ami le Commandant retarda au maximum, mais c'est au moment où il avait décidé de lever l'ancre qu'il aperçut la voiture ar-

9.  
rivant à quai avec la famille réunie - aussi Robert disait en plaisantant qu'ils avaient failli être élevés par les Religieuses de Colombo.

Quand mes beaux-Parents sont arrivés, c'était déjà très amélioré et ma Belle-Mère en gardait très bon souvenir, sauf du moment où elle fut très malade de la "malaria" à cause des fleurs. Quand elle tomba malade, les Indiens disaient qu'elle mettait trop de fleurs dans les appartements. Certes, ces fleurs étaient magnifiques, et leur parfum était délicieux, mais il empoisonnait. Ma Belle-Mère fut très malade, mais heureusement se remit très bien.

Pendant cette fièvre, le docteur Hollandais qui la soignait lui donnait beaucoup de quinine, et mon Beau-Père s'en inquiétait; il en fit la remarque au docteur qui lui répondit avec un savoureux accent hollandais: "Ne vous inquiétez pas, Monsieur de Guigné, c'est la dose pour ADULTERE... c'est celle que je donne à ma femme!". Le brave homme confondait naturellement les mots "adulte" et "adultère", sans comprendre ce que la signification pouvait avoir de comique en l'occurrence.

Pour sa convalescence, ma Mère fit un long séjour chez les Brasier de Thuy qui étaient à Singapour, Oncle René était le beau-frère d'Oncle Albert et travaillait lui aussi aux Messageries maritimes. Il jouait très bien du piano et ma Belle-Mère jouait de cet instrument avec lui, et quand nous habitions Paris, nous jouions des quatre-mains ensemble. C'est Tonton René qui dénicha mon piano chez un antiquaire! Ma Belle-Mère aimait beaucoup ce ménage et les enfants les appelaient "Tonton René" et "Tante Marcelle" bien qu'ils ne nous soient pas parents, mais seulement beau-frère et belle-soeur de l'Oncle Albert. Le pauvre oncle Albert avait perdu sa jeune femme, Marie Brasier de Thuy (soeur de Tonton René), elle avait, je crois, 21 ans. Ils avaient emmené avec eux à Singapour une jeune française qui s'occupait de leur petite Elisabeth dite Lizzie qui avait un an. La jeune fille eut la fièvre typhoïde; Tante Marie la soigna, la malade guérit, mais la pauvre petite Tante l'eut à son tour, et en mourut. Pauvre Oncle Albert, il me raconta cette triste histoire un jour où nous bavardions sur la terrasse de Sénéjac. Je venais d'être très mal après la naissance de Misette, et je me reposais à Sénéjac avec les enfants près de moi. J'aime bien blaguer sur moi-même et ne pas prendre trop au sérieux, mais Oncle Albert qui me donnait de bons conseils de prudence pensait, lui, à autre chose qu'à la blague. Et en parlant de ce que j'avais bien failli mourir, il me dit que pour Robert, cela aurait été si dur; je lui répondis en boutade: "He bien, Robert se serait remarié!". La figure du pauvre oncle changea d'expression, et il me dit: "Oh, ma petite, ne dites jamais cela, vous ne savez pas ce que cela représente de perdre la femme que l'on aime" et il me raconta leur histoire et sa douleur faisait peine à voir. Il me

fit promettre de bien me soigner et je pense que cette promesse m'a aidée à le faire. Oncle Albert avait à Nantes un appartement magnifique avec une splendide collection de porcelaine de Chine et des meubles ravissants. Cela avait été sa distraction, son hobby comme on le dit maintenant. Il était très calé en style et avait un goût très sûr. Il avait acheté une jolie propriété au bord du Lac d'Annecy, la Tour. Quand Lizzie fut mariée à Alfred de Cornulier-Lucinière, une joyeuse bande d'enfants fit ses délices de vacances passées à la Tour. (L'Oncle Albert est mort subitement comme Oncle Paul, à Nantes, le 26 Février 1930).

Oncle Paul acheta une autre propriété à Annecy-le-Vieux, La Cour.

Sénéjac était toujours le point central de la famille en France, mais les enfants grandissant, les oncles et mes Beaux-parents firent choix d'une propriété personnelle et mes Beaux-Parents achetèrent la Villa Rochefleurie à Cannes. Cela n'empêchait pas les frères de faire des séjours ensemble à Sénéjac et les Floris ayant acheté Agassac à 6 kilomètres de Sénéjac, les réunions y étaient fréquentes entre tous. Oncle Christian et ma Mère y allaient souvent à Cheval pendant leurs promenades matinales.

Oncle Christian qui n'avait pas acheté de propriété en France, passant en Amérique la plupart de son temps, reprit Sénéjac et tint à ce que ses frères et belles-soeurs, neveux et nièces, y viennent comme autrefois. Le fait est que pour nous tous, Sénéjac a toujours été la Maison de famille. Cher Sénéjac, que de bonnes heures passées dans cette maison et dans les bois ! Une telle atmosphère familiale y régnait que de suite on s'y sentait à l'aise et heureux. Après mon mariage, le premier décès fut celui de Tantine de Floris en Décembre 1922, un an et demi après celui de mon Beau-Père; ma Mère partit avec Robert pour cette triste réunion de famille; notre Marie-Edmée encore très petite, je restais au Prieuré avec elle qui avait à peine deux mois. Ma Mère resta quelques jours absente auprès des Floris. Raoul venait de se marier, son épouse et lui étaient en voyage de noces en Alsace.

Oncle Paul de Guigné mourut à Cannes en Janvier 1924. Il était un peu fatigué et s'était reposé après le déjeuner. Antoinette ne le voyant pas revenir, alla voir s'il était moins bien, et le trouva non pas endormi, mais d'un sommeil paisible et définitif, son âme avait rejoint le Seigneur sans effort. C'était l'âme d'un grand chrétien, toujours soucieux de ses devoirs envers les siens et envers ceux dont il se sentait responsable. Il avait été Zouave Pontifical, et avec Oncle Albert, ils avaient aidé leur Mère Religieuse, après la mort de Grand-Père, à faire accepter par Sa Sainteté l'Institut des Franciscaines Missionnaires de Marie fondé par la Mère de la Passion Hélène de Chapotin (voir le livre). C'est au couvent de la Via Justi à Rome que se sont rencontrés mes Beaux-Parents pour la première fois.

Quand nous sommes allés à Rome en Décembre 1948 pour les voeux de Marie-Ednée, nous avons logé, les filles et moi, Via Justi, Robert nous y rejoignant pour les repas et il passait l'après-midi avec nous quand ce n'était pas le moment de visiter Rome où nous avons passé quelques jours avant la Cérémonie à Grotte-Ferrata. On nous a montré le "Parloir" resté identique à lui-même, où mes Beaux-Parents s'étaient rencontrés pour la première fois.

Grand-Mère de Guigné (Mère Marie du Coeur Immaculé) se souciait de ce que son dernier fils, Georges, n'était pas encore marié, et en parla à sa Supérieure Marie de la Passion, et celle-ci connaissant très bien Grand Mère Plagino et sa fille Emmeline, s'arrangea pour que la rencontre ait lieu au couvent quand mon Beau-Père était à Rome pour voir sa mère.

Aussi ma Belle-Mère, quand elle rencontrait des religieuses Franciscaines disait-elle que Mère Marie de la Passion lui envoyait ses filles et que c'était une grâce pour elle. A Sénéjac, comme au Prieuré, j'ai souvent été témoin de la joie de ma Mère au moment du passage des Soeurs qui logeaient pendant leurs tournées pour vendre leurs ouvrages, toujours ravissantes. Elles faisaient ces tournées à pied, ou parfois en voiture quand on se mettait à leur disposition, mais le plus souvent à pied, portant de gros sacs avec beaucoup de courage et de gaieté.

Mes Beaux-Parents se sont mariés à Marseille, où nos Grands-Parents Plagino avaient une villa sur la Corniche. C'est là que Jean est né le 6 Mai 1889. Mes Beaux-parents habitaient Paris et mon Beau-Père allait parfois à Sumatra. Robert est né, à Vallauris où ses parents avaient loué une jolie petite villa nichée dans la verdure qui existait encore au moment de notre mariage. Peu après, ils achetaient Rochefleurie à Cannes, villa située très agréablement sur toute la baie de Cannes et du Cap d'Antibes. C'est à Rochefleurie que mon Beau-Père est mort le 1er avril 1921, peu avant nos fiançailles. Ma Mère quitte ensuite la villa pour retourner à Paris où mes Beaux-Parents avaient leur appartement 94 avenue Kléber et quitte celui-ci pour habiter le Prieuré à Luynes, près de Tours, après notre mariage en Janvier 1922. Ce fut pour elle beaucoup de décisions pénibles et l'abandon de beaucoup de souvenirs qu'elle accepta très courageusement. Elle pensait que Raoul trouverait une exploitation aux environs de Tours, puisqu'il s'était dirigé vers la culture, et Tours était sur la ligne Bordeaux-Paris, donc passage vers Sénéjac, et de même Nantes-Paris, ce qui permettait des allées et venues avec ces deux villes où étaient Oncle Christian et Oncle Albert. C'est là que nous l'avons rejoint en Février 1922 en revenant du Midi après notre mariage. Le Prieuré était

très agréable, mais il y avait beaucoup de vent et ma Mère était très souffrante enrhumée l'hiver; aussi quand les Raoul se sont établis près de Nantes, elle a préféré louer une maison à Tours, Rue Jules Simon, où elle est morte. Les années qu'elle y a passées à l'ombre de la Chapelle de la "Sainte Face" où elle allait chaque jour tant qu'elle a pu sortir, laissent à tous ceux qui la connaissaient l'exemple d'une grande patience et d'une profonde piété, acceptant courageusement la solitude et les difficultés des dernières années de sa vie. Elle est morte le 9 Février 1951. Avec elle partait la dernière survivante de cette famille si unie et à laquelle ma Mère s'était tellement bien intégrée. Tous nous laissons l'exemple d'une famille heureuse et gaie, profondément chrétienne, ayant surmonté les difficultés de la vie avec Foi, Espérance et Charité, n'oubliant jamais le "part du pauvre".

Charlotte de Guigné

Août 1979.